

L'HEUREUSE ET PATRIOTIQUE ODYSSÉE

DES 1.500 PRISONNIÈRES ET PRISONNIERS CIVILS
ENCORE DÉTENUS PAR LES ALLEMANDS A LA
PRISON DE SAINT-GILLES, LE 2 SEPTEMBRE 1944,
VEILLE DE LA LIBÉRATION DE BRUXELLES
PAR LES TROUPES ALLIÉES



L'Amicale des Prisonniers et Prisonnières Politiques
rescapés de ce dernier transport vers les camps nazis
du 2 septembre 1944, a organisé à la gare du Midi,
à l'occasion du premier anniversaire, sur les quais
mêmes où ils furent embarqués, une émouvante
manifestation de reconnaissance envers les cheminots
belges, grâce auxquels leur triste convoi n'atteignit
jamais l'Allemagne.



TEXTE DU DISCOURS

prononcé à cette cérémonie par M. René PONTY,
Président de l'Amicale.

1 9 4 5

A
7
0
2
7
7
0

L'HEUREUSE ET PATRIOTIQUE ODYSSÉE

DES 1.500 PRISONNIÈRES ET PRISONNIERS CIVILS
ENCORE DÉTENUS PAR LES ALLEMANDS A LA
PRISON DE SAINT-GILLES, LE 2 SEPTEMBRE 1944,
VEILLE DE LA LIBÉRATION DE BRUXELLES
PAR LES TROUPES ALLIÉES



L'Amicale des Prisonniers et Prisonnières Politiques
rescapés de ce dernier transport vers les camps nazis
du 2 septembre 1944, a organisé à la gare du Midi,
à l'occasion du premier anniversaire, sur les quais
mêmes où ils furent embarqués, une émouvante
manifestation de reconnaissance envers les cheminots
belges, grâce auxquels leur triste convoi n'atteignit
jamais l'Allemagne.



TEXTE DU DISCOURS

prononcé à cette cérémonie par M. René PONTY,
Président de l'Amicale.

1 9 4 5

AMI LECTEUR,

*Ce fascicule est édité par l'Amicale des Prisonniers
Politiques rescapés de l'odyssée que vous allez lire.*

Cette publication est faite en

HOMMAGE
au Personnel des Chemins de Fer Belges

*dont la magnifique résistance au spoliateur nazi durant
toute l'occupation a eu pour couronnement, lors de la
libération de Bruxelles, ce magnifique exploit de déjouer
la perfide déportation en Allemagne de 1.500 détenus
et détenues.*

Bruxelles, 2 septembre 1945.

**L'Heureuse et Patriotique Odyssée
des 1.500 prisonnières et prisonniers civils
encore détenus par les Allemands, à la prison
de Saint-Gilles, le 2 septembre 1944,
veille de la Libération de Bruxelles
par les Troupes Alliées**

EXCELLENCES,
MESDAMES, MESSIEURS,
CHERS AMIS ET CHERS CAMARADES,

Pour commémorer notre reconnaissance aux artisans de notre libération, nous avons songé premièrement à organiser un souper cordial et fraternel.

Malheureusement, pour réunir sept à huit cents convives, il fallait une grande salle. Tous les grands établissements de Bruxelles sont occupés par les troupes Alliées et, de plus, les restrictions encore en vigueur en matière de ravitaillement ont fait se récuser les quelques restaurateurs et traiteurs que nous avons malgré tout consultés.

Nous aurions pu organiser la présente cérémonie dans l'une des quelques rares salles de Bruxelles, non encore affectées à Mars ou à Terpsichore; nous avons préféré venir remercier les cheminots ici, chez eux, avec la certitude que cette attention leur irait droit au cœur.

Il y a exactement un an aujourd'hui, qu'ici même, les Boches nous embarquaient dans des fourgons à bestiaux. Vers quelle destination ? Vers Buchenwald, Belsen, Neuengamme, Ravensbrück,



La tribune officielle.
(Pendant la minute de recueillement à la mémoire des prisonniers politiques morts dans les camps nazis.)

Mauthausen, etc., où tant de patriotes sont morts dans d'atroces souffrances.

Plus personne n'ignore à présent le sort terrible qui nous attendait de l'autre côté du Rhin. Le cinéma et les journaux ont appris au monde entier horrifié ce qu'étaient les camps nazis. Aussi, jamais, à aucune minute de ma vie, pourtant combien mouvementée, je n'ai ressenti une émotion aussi forte, aussi poignante, que celle que j'éprouve à ce moment, en remerciant en votre nom à tous, du plus profond du cœur, les hommes dont le courage calme et tenace nous a fait échapper à un horrifiant séjour dans ces camps immondes, d'où beaucoup d'entre nous, présents ici aujourd'hui, ne seraient certainement jamais revenus.

Avant de continuer, je vous demande d'observer une minute de silence à la mémoire des prisonnières et des prisonniers politiques morts en captivité.

Des milliers de prisonniers civils, riches et pauvres, jeunes et vieux, hommes et femmes, ont laissé en territoire boche leur pauvre corps épuisé et meurtri, pêle-mêle, jetés en tas, dans l'anonymat diabolique des charniers d'Hitler.

Si nous avons échappé à ce sort infernal, si beaucoup d'entre nous ont échappé à une mort certaine, c'est à une poignée de patriotes que nous le devons.

Notre Amicale a fait, avec toute la pondération qui s'imposait, l'enquête qui nous permet aujourd'hui de citer à l'honneur les artisans de notre libération.

Dans une allocution que j'ai prononcée le 7 novembre 1944 à la première Assemblée générale de la Fédération Nationale des Prisonniers Politiques, le temps de parole limité et la présence certaine de la cinquième colonne ne m'ont pas permis de vous raconter par le détail l'historique de notre heureux retour à la liberté.

Vous êtes certes tous avides de le connaître, surtout que, l'imagination aidant, des récits tout à fait erronés ont été colportés.

Je dois vous dire que cette enquête s'est heurtée d'abord à la modestie de nos sauveurs.

Notre Comité a estimé qu'il était pourtant de notre devoir, non pas de les récompenser, — le patriotisme ne se paie pas, — mais de leur offrir cordialement un souvenir tangible et durable de notre indicible reconnaissance.

A force de persuasion, j'ai vaincu leur modestie et nous avons ainsi le grand bonheur de les voir ici aujourd'hui.

Voici maintenant, dans l'ordre chronologique, l'histoire de notre retour à la liberté :

Le vendredi 25 août 1944, au consulat de Suède (ce grand pays ami de la Belgique et patrie de notre regrettée Reine Astrid), une première réunion eut lieu à 5 h. ½ de l'après-midi, entre divers membres du Corps consulaire et de la Croix-Rouge Internationale, dans le but d'unir les efforts pour obtenir des Boches que, lors de l'évacuation de la Belgique, ils n'entraînent pas avec eux les quelque 5.000 prisonniers détenus dans les diverses prisons du pays, y compris les Juifs de la caserne Dossin à Malines.

Le lundi suivant 28 août, deux réunions eurent lieu à la légation de Suisse, l'une à 10 heures du matin, l'autre à 17 heures. C'est au cours de celle-ci que les personnalités diplomatiques rédigèrent le texte de la requête, qui sera soumise, le lendemain 29 août (officieusement et non encore signée), à l'Ambassadeur d'Allemagne.

Celui-ci conseille aux diplomates d'attendre pour introduire officiellement la requête et promet de les avertir du moment propice.

Or, tandis que le jeudi 31 août, à 9 h. ½ du soir, un convoi quittait la gare de Schaerbeek, emportant vers l'Allemagne un nombre imposant de nos amis et compagnons de cellule, ce n'est que le lendemain matin, vendredi 1^{er} septembre, que l'Ambassadeur d'Allemagne avertit les délégués du Corps consulaire qu'il croit le moment propice à l'introduction de la requête auprès de l'Autorité militaire.

Le Baron KRUISE DE VERCHOU, consul de Suède, ici présent, fut chargé par ses collègues de se rendre chez l'Ambassadeur d'Allemagne, qui l'invita à revenir l'après-midi pour connaître le résultat de la démarche.

Ce résultat le voici :

Le Général JUNCKLAUS, S.S., grand chef de la Gestapo, avait fait à l'Ambassadeur d'Allemagne « certaines promesses » mais sans toutefois arriver à définir avec précision ce qu'il entendait par les prisonniers « Schwere Fälle », qui, en aucun cas, disait Juncklaus, ne seraient libérés.

Schwere Fälle signifie « cas graves ».

Or, dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre, à l'insu du Chef de gare de Bruxelles-Midi, à l'insu de tous, les Boches, dans le plus grand

secret, amenaient en deux rames, sur les voies 14 et 15, un train de trente-deux fourgons à bestiaux, dans lesquels nous fûmes entassés dès le petit jour. Voilà donc bien mise à nouveau en évidence la perfide duplicité des Boches.

Les diplomates des pays neutres ont tout tenté pour obtenir notre libération; nous les en remercions profondément; mais les événements prouvent que les Boches, tout en leur faisant de fallacieuses promesses, nous emmenaient froidement vers les camps d'extermination.

Et c'est ici que commence l'action directe effective et tangible des hommes modestes, tenaces et courageux qui, insouciants des menaces et des risques, ont, en s'épaulant les uns les autres, empêché que notre triste convoi atteigne la frontière dans le délai normal.

Voici comment :

Le Sous-Chef de station, M. MICHEL PETIT, membre actif et vigilant de la brigade spéciale du M.N.B., ce qui est tout dire, était présent en gare de grand matin.

Il eut son attention attirée par l'organisation d'un service d'ordre extraordinaire aux abords des deux rames de fourgons précitées.

Les Boches, en effet, plaçaient une multitude de sentinelles S.S. et autres tout autour de l'emplacement où vous êtes et, depuis la porte que vous venez de franchir, jusqu'au plus loin sur les voies 14 et 15, les sentinelles, l'arme au poing, se succédaient en deux dangereuses barrières de fer et de feu.

Il n'était pas 6 heures du matin, lorsqu'un civil anonyme vint lancer l'avertissement qui expliquait tout : « Les Boches évacuent la prison de Saint-Gilles ».

Les premiers camions de prisonniers n'avaient pas encore franchi cette porte, que la décision de M. Michel Petit était prise : « Empêcher le départ par tous les moyens ».

Il prit immédiatement contact avec son collègue GEVAERT, qui se rendit aussitôt à la remise des locomotives, pour mettre au courant le contremaître ROELANS, afin de retarder à l'extrême la sortie de la machine, mais il fallait savoir laquelle serait destinée pour notre convoi.

C'est grâce au Sous-Chef DUVERGER que l'on finit par connaître le renseignement convoité, c'est-à-dire le « Fahrnummer » 1.682.508.

autrement dit le numéro matricule par lequel les Allemands désignaient notre train.

Aussi, lorsque les Allemands demandèrent une locomotive pour le train 1.682.508, nos braves patriotes de la remise savaient ce qu'ils avaient à faire.

La locomotive type 33, choisie par le contremaître allemand, fut sabotée. ROELANS, au risque d'être fusillé sur place s'il avait été surpris, arracha de ses bras vigoureux les tuyaux de graissage de la pompe Westinghouse.

Le Boche fut donc forcé de désigner une autre locomotive, la 1202. Par malheur, celle-ci se trouvait au fond de la 2^e voie de la remise, juste en face du bureau du planing, endroit infesté d'ajusteurs et de personnel allemand, où tout sabotage était impossible.



Durant notre transport en camion de la prison à la gare, les plus dégourdis d'entre nous avaient déjà semé des messages.

De courageux patriotes, restés pour la plupart anonymes, les ramassaient, malgré les risques, et bientôt de nombreuses familles étaient alertées et assaillaient le bureau de M. LÉON PETIT, chef de station de Bruxelles-Midi. Or, ce bureau était le quartier général où chef, sous-chef et subalternes, fraternellement unis pour la bonne cause, se concertaient sur les mesures à prendre pour éviter notre déportation en Allemagne. Il fut question de faire sauter un aiguillage, et la dynamite fut sortie de sa cachette, mais des repréailles étant à craindre, il fut décidé d'employer la ruse plutôt que la force.

C'est ici que GILBERT et GEORGES entrent en action.

Il était déjà près de midi, les Boches s'impatientaient; mais pour la conduite de la 1202, il fallait attendre l'arrivée du machiniste GEORGES, qui prenait son service à midi.

GILBERT fut chargé par le contremaître ROELANS d'attendre GEORGES à l'entrée des ateliers, pour le mettre au courant. Il fut convenu que GEORGES se porterait malade et rentrerait chez lui, d'accord avec le Docteur GENOT.

Le machiniste VANDERVEKEN fut désigné alors pour remplacer le malade, et c'est aux environs de 13 h. 1/2, après avoir traînaillé dans l'accomplissement des opérations préliminaires, c'est-à-dire charge de combustible au mélangeur et nettoyage du foyer, que VANDERVEKEN, se laissant dégringoler du tender, se mit à appeler au secours, simulant une entorse qui nécessitait son remplacement.

Pendant ce temps, entassés à raison de 85 à 105 par fourgon, nous observions les allées et venues par les fissures des planches disjointes. Nous vîmes ainsi passer sur le quai nos femmes, nos filles, nos fiancées, prisonnières comme nous. Mais aussi, pour alimenter notre humeur, des camionnettes arrivaient, chargées pêle-mêle d'objets hétéroclites, dans un désordre sentant la panique.

Dans les fourgons de tête, des prisonnières parvinrent à entrer en communication avec des patriotes audacieux qui, des fenêtres de l'école professionnelle, avenue Fonsny, malgré les menaces et les mises en joue des sentinelles boches, notèrent de nombreuses adresses.

Ces patriotes sont :

M. et M^{me} SEMAL, concierges de l'école, et
MM. DELESSE, HOUDAERT et CHAPELLE.

Une chaleur suffocante ne tarda pas à régner dans nos fourgons hermétiquement clos.

En dépit des remarques d'un de ses collègues, pro-Boche, actuellement sous les verrous, le Sous-Chef DUVERGER, aidé par SCHOE-NAERS, entreprit courageusement d'ouvrir des bouches d'aérage, afin d'améliorer notre pénible situation, et bientôt, par ces orifices, nous recueillîmes de la bouche même des cheminots ces paroles réconfortantes, qui électrisaient nos cœurs : « Ne vous en faites pas, le train ne passera pas la frontière ».

Les cheminots ont tenu parole : « Le train n'est pas passé ».

Les Boches devenaient de plus en plus nerveux : il fallait un machiniste.

A 2 heures, le contremaître DESHORME va succéder au courageux ROELANS, à la remise aux locomotives. Il est mis au courant de la situation.

Les Boches, de plus en plus surexcités, vont exiger de lui un machiniste, auquel ils ne laisseront plus l'occasion de simuler une foulure.

Aussi DESHORME, prévoyant la chose, « distraitement », « comme par hasard », met en poche la liste du personnel présent et s'en va faire un petit tour hors des ateliers.

Il sera 15 h. 30 lorsque, à bout d'arguments, après d'interminables palabres, notre machiniste LOUIS VERHEGGEN et son chauffeur

LÉON POCHET sont contraints par la force de prendre place sur la locomotive, encadrés de trois Boches, l'arme au poing.

Tous les groupes de Résistance Belge, le long du parcours, sont en état d'alerte, grâce à VERLEYEN, que la mort devait frapper le lendemain, en procédant à l'arrestation d'inciviques. Mais je vais certes étonner beaucoup d'entre vous : la France Résistante, elle aussi, était présente à la gare du Midi, durant ces heures pathétiques.



De gauche à droite : Ernest Demuyter, rescapé du convoi; l'Attaché de l'Air français; l'Attaché militaire français, représentant l'Ambassadeur de France; trois Français rescapés du convoi : Colonel Donet, Colonel Bressac, Commandant Hanus.

Un délégué prit contact avec le machiniste VERHEGGEN, par l'entremise de DECOSTER, pour lui prodiguer les encouragements de la France, de la vraie France, cette France toujours chevaleresque, qui décerne à nos braves cheminots des distinctions honorifiques, dont ils seront légitimement fiers. Celles-ci leur seront remises prochainement par S. E. l'Ambassadeur de France.

Montés sur la locomotive à 15 h. 30, VERHEGGEN et POCHET n'ont plus qu'une pensée : mettre tout en œuvre pour ne jamais atteindre la frontière.

Je vais vous lire la feuille de route rédigée par VERHEGGEN et POCHET, qui nous donne les heures rigoureusement officielles.

Avant de commencer cette lecture, je vous rappelle la présence sur la locomotive, durant tout le trajet, dans le dos de nos braves cheminots, des trois Boches l'arme à la main.



Voici ce que nous raconte le rapport de VERHEGGEN et POCHET :

Dès la sortie de la remise, nous dirigeons la locomotive dans le cul-de-sac dit « de Ruysbroeck », provoquant une première perte de temps de quelques minutes, le moindre incident devant être mis à profit.

Arrivés ensuite en gare du Midi « cheminée en avant », nous exigeâmes le virage de la locomotive, alors que nous savions bien que cette position était prévue pour le démarrage en position normale, après le changement de front qu'il nous fallait effectuer à Forest-Midi, pour repartir vers Anvers.

Le Chef de station-adjoint DECOSTER appuya notre demande; les Boches n'y comprirent rien.

Résultat : encore 20 minutes de gagnées.

De retour en gare, nous procédâmes à l'accouplement des deux rames de wagons; c'est à ce moment que le Chef DECOSTER, malgré la présence des Boches, parvint à nous communiquer les paroles d'encouragement du délégué de la Résistance Française.

Tout était prêt, mais les signaux restaient à l'arrêt. Le Chef de station-adjoint DECOSTER, menacé d'un revolver, est forcé de donner l'ordre de départ. Il est 16 h. 50, soit déjà 8 h. 20 de retard sur l'horaire prévu.

Nous laissons fonctionner le souffleur sans discontinuer et la consommation d'eau était anormale.

Nous arrivons à Forest-Midi à 17 h. 15; nous eûmes une nouvelle perte de temps par suite de la présence d'un autre train en voie principale, celui-ci obstruant les croisements.

En conclusion, notre réserve d'eau étant insuffisante pour effectuer un long parcours, la machine fut décrochée et renvoyée à la grue hydraulique de l'atelier, pour effectuer, encore une fois, le plein des réservoirs, ce qui prit 40 minutes.

A 17 h. 55, nous partions de Forest-Midi vers Schaerbeek et le « souffleur » se remit en action, même pendant les temps d'arrêt,

ce qui provoquait des dépenses d'eau considérables, devant les signaux fermés.

Le parcours de Schaerbeek à Malines se fit à une allure de... tortue.

Les officiers allemands perdaient patience et toute retenue.

Nous rencontrions de nombreux signaux à l'arrêt et nos trois gardiens, en vociférant, exigeaient que nous les dépassions. Nous ne voulûmes pas, malgré leurs menaces, nous soumettre à leurs injonctions et il en résultait des discussions épiques, pendant lesquelles le train restait sur place.

Ils nous faisaient contrôler la pression à tout moment, et, finalement, dans la courbe à l'entrée de Malines, ils nous contraignirent à dépasser le signal-chânelier à l'arrêt. Conséquence : nous fûmes dirigés sur une voie de garage au lieu d'être maintenus en voie principale.

Nous nous étions bien promis de demander une prise d'eau à Malines, puisque nous savions que depuis les bombardements c'était chose impossible et qu'il fallait se rendre à Muzen pour trouver le liquide indispensable.

Le Sous-Chef de station belge de Malines ayant marqué son accord, nous partîmes pour Muzen avec un cheminot allemand sur le marchepied.

Nous avons demandé au Sous-Chef de Malines de convaincre les Boches de retourner à Bruxelles, pour emprunter la ligne de Liège, par suite de l'embouteillage de la ligne d'Anvers.

Arrivés à Muzen à 23 h. 40, nous n'en bougeâmes plus avant le jour suivant à 5 h. 30..

A cette heure, le chef de gare allemand vint nous donner l'ordre de départ vers Malines.

L'officier commandant le train refusa de partir. Ce n'est que vers 7 h. 15 qu'il nous donna l'autorisation de nous mettre en marche.

Il ressort clairement de ce qui précède que les ordres précis n'arrivaient plus et que chacun voulait agir à sa guise.

Après notre départ de Muzen, nous restâmes en détresse dans la courbe de Malines. Nous demandâmes une machine d'allège, et c'est ainsi que la locomotive 109, machiniste GÉRARDY de Bruxelles, vint se placer en tête du train.

A Malines, un autre incident surgit : les occupants du wagon D.C.A. exigeaient d'être remis en queue du convoi. L'accord ne s'étant pas réalisé, le wagon en question et ses occupants restèrent sur place, et à 8 h. 30 nous partions à bonne allure vers Bruxelles.

Arrivés à la station de Bruxelles-Petite-Ile, le dimanche 3 septembre, nous remarquâmes qu'il y régnait une confusion indescriptible. Il était 10 h. 15; nous avons effectué le trajet Malines-Bruxelles en 1 h. $\frac{3}{4}$, alors que la veille nous mettions 7 h. $\frac{1}{2}$ pour atteindre Malines.

Voilà ce que nous apprennent, avec une simplicité éloquente, nos courageux VERHEGGEN et POCHE.

*
* *

A la gare de la Petite-Ile, dès l'arrivée de notre convoi, les deux machines furent assaillies par des Allemands de tout acabit, qui voulaient les réquisitionner pour les accrocher à un train avec lequel ils voulaient fuir.

Profitant de la confusion générale, notre héroïque VERHEGGEN s'éclipsa, ce qui valut aux trois Boches chargés de le surveiller quelques paires de gifles infligées par les officiers furibonds.

Quant à POCHE, c'est le feu, lui, qu'il laissait partir.

Si à l'extérieur des fourgons la confusion régnait, à l'intérieur, est-il besoin de le dire, l'émotion était à son comble.

Pensez donc ! d'une part, on voyait des soldats allemands jeter leurs fusils et, d'autre part, notre convoi, privé de locomotive, était gardé par des S.S. rageurs.

Que se passait-il ?

Toutes les suppositions étaient émises, selon nos caractères et nos tempéraments, depuis la plus pessimiste, c'est-à-dire la mitraille pure et simple par les S.S., jusqu'à la plus optimiste, la capitulation sans conditions de l'Allemagne, en passant par notre remise en cellule, pour servir d'otages et empêcher ainsi la Résistance Belge d'agir.

Brusquement, les gardiens S.S. disparurent; la nouvelle que nous allions retourner à la prison de Saint-Gilles pour y être libérés se répandit plus persistante, toujours atténuée par la menace de servir d'otages. Finalement, la réalité se fit jour : un accord était intervenu : nous étions libres !

Les cheminots de la Petite-Ile et des géôliers feldgrau, souriants, ouvrirent les portes de nos fourgons.

En un flot tumultueux, criant à qui mieux mieux, pour retrouver une femme, un frère, un ami, que l'on savait détenu; les uns abandonnant leur paquetage, d'autres ployant sous une charge trop lourde pour leur corps amaigri, les 1.500 détenus que comportait notre convoi inondèrent bientôt le quai, puis débordèrent sur le talus.

Les plus prévoyants, craignant un contre-ordre, s'éloignaient en courant; d'autres, vainement, continuaient d'appeler, d'une voix devenue rauque, celui ou celle que le destin avait probablement déjà conduit en Allemagne par le convoi précédent.

Que s'était-il passé au juste ?

Le samedi matin, le Vicomte BERRYER, alors conseiller d'ambassade, s'étant rendu à la prison de Saint-Gilles, apprenait que, contrairement aux promesses faites aux diplomates, nous étions bel et bien embarqués dans un train à destination de l'Allemagne.

Il alerta M. MINEY, consul de Suisse, qui se rendit instantanément chez l'Ambassadeur d'Allemagne; celui-ci lui déclara textuellement :

« Hier déjà j'ai fait pour vous tout ce qui était en mon pouvoir, mais toute nouvelle démarche de ma part peut amener ma propre arrestation ».

Sans se décourager, les diplomates multiplient les démarches personnelles; ils tentent vainement, le samedi vers 13 heures, de parler au Président REEDER; celui-ci a quitté le « Plaza », où il n'a laissé qu'un aide de camp, qui conseille de tenter une démarche auprès du Colonel CANARIS, chef suprême de la « Sicherheit Polizei », 34, avenue des Nations. Les consuls s'y rendent et trouvent la cage vide; le trop fameux Colonel CANARIS s'est envolé à tire d'ailes depuis quarante-huit heures. Peut-être vers les cieux saxons !

Il fut décidé de faire une nouvelle et ultime tentative auprès de JUNCKLAUS.

L'Ambassadeur d'Allemagne, revenu de ses craintes d'être lui-même arrêté, accepte de parler à nouveau avec JUNCKLAUS, mais il appelle en renfort le Professeur WACHSMUTH, médecin allemand chef des hôpitaux, qui a reçu de ses supérieurs l'ordre de rester en Belgique auprès des grands blessés, que les Allemands n'auront pas le temps d'évacuer.

Ce n'est que dans la nuit de ce mémorable samedi, à 2 heures du matin, que JUNCKLAUS accepte enfin de libérer *tous les prisonniers détenus en Belgique, y compris les Juifs.*

Le commandant allemand, chef de notre train, ne semble pourtant pas avoir été atteint officiellement par cet ordre de libération, puisqu'il discutera sur le quai, à la gare de la Petite-Ile, avec le Docteur VAN DOOREN et enverra même une estafette motocycliste en ville, qui reviendra, n'ayant plus trouvé personne.

Peut-être a-t-il voulu, par un marchandage de la dernière minute, conditionner son acceptation de nous libérer pour assurer sa propre fuite.

Ce qui est certain, c'est que le dimanche 3 septembre 1944, vers 10 h. 30, le Baron KRUISE DE VERCHOU, consul de Suède, et M. MINEY, consul de Suisse, se trouvaient chez l'Ambassadeur d'Allemagne, en compagnie de MM. DE FOY et LIEKENDAEL, de la Sûreté belge, et de M^{me} BACKAUS, de la Croix-Rouge de Belgique. Vu la décision favorable prise la nuit par JUNCKLAUS, ils partent immédiatement à la recherche de notre convoi.

A la gare du Nord, où ils s'étaient rendus d'abord, espérant être renseignés sur notre situation par le dispatching, ils apprennent avec frayeur que des patriotes veulent entreprendre notre libération par la force.

C'eût été un carnage et un massacre sans nom.

Conduits le long des voies par un employé des Chemins de fer, ils arrivèrent à la Petite-Ile, où le flegme du Docteur VAN DOOREN, dont l'épouse était parmi les détenues, avait eu raison de l'incrédule et têtu commandant boche.

Le personnel belge de la gare de la Petite-Ile avait d'ailleurs pris toutes les mesures pour que notre convoi ne puisse plus quitter la gare.

Le Docteur VAN DOOREN obtint, après de longues palabres, la restitution d'une partie des enveloppes contenant les bijoux et objets de valeur, et ainsi 476 d'entre nous sont rentrés en possession d'objets de prix. Malheureusement, les autres caisses restèrent aux mains des Allemands.

Voilà, mes chers Compagnes et Compagnons de ce voyage devenu fameux, comment la perfidie boche fut déjouée par une poignée de cheminots belges et comment nous avons échappé à l'horreur des camps nazis, grâce au courage calme, mais tenace,



Le Colonel Donet, chef de la délégation des rescapés français, prononçant son discours.

de nos héroïques VERHEGGEN et POCHET, qui, dès le départ de Bruxelles-Midi, s'étaient rendu compte que notre sort était entre leurs mains.

(Une vibrante « Brabançonne » éclate à ce moment, et les héros de la fête sont follement acclamés.)

EXCELLENCES,
MESDAMES, MESSIEURS,

Notre Amicale a fait frapper, pour commémorer ces événements, des plaquettes-souvenirs, que nous allons avoir l'honneur d'offrir en témoignage de notre gratitude :

à MM. les Consuls de Suède, Baron KRUISE DE VERCHOU
et DANIELSSON;

à M. MINEY, consul de Suisse;

à M. MAJORIN, consul de Finlande;

à S. E. le Vicomte BERRYER, ambassadeur de Belgique à Luxembourg;

à M. CHRISTOFFEL, délégué de la Croix-Rouge Internationale de Genève;

à M. le Docteur VAN DOOREN, de la Croix-Rouge de Belgique .

*
* *

Reçoivent également notre plaquette commémorative tous les ardents patriotes, membres du personnel des Chemins de fer de la gare du Midi, de la remise aux locomotives de Forest-Midi et de la gare de la Petite-Ile.

Ce sont :

de la gare de Bruxelles-Midi :

MM. LÉON PETIT, PARMENTIER, DE COSTER, GEVAERT, DUVERGER, VERLEYEN; ce dernier devait mourir au Champ d'Honneur le lendemain de la libération de Bruxelles, en procédant à l'arrestation d'inciviques; nous remettons la plaquette à sa veuve; SCHOENAERS, récemment décédé; nous remettons la plaquette à son fils;



(Dans le fond) Un groupe de prisonnières politiques rescapées du convoi vont remettre les plaquettes aux consuls étrangers.



M. Léon Petit, chef de gare de Bruxelles-Midi.



L'abbé Godts, de Maransart, et M. Louis Foulon, les deux doyens d'âge des rescapés du convoi, congratulent M. Michel Petit, sous-chef de gare de Bruxelles-Midi.



Au premier plan, de gauche à droite : l'Abbé GODTS et M. Louis FOULON, les deux doyens d'âge des prisonniers rescapés du couvoi ; Louis VERHEGGEN, notre héros machiniste, Léon POCHET, son héroïque chauffeur.

Viennent ensuite les cheminots de la remise aux locomotives :
MM. PIETTE, DESHORME, ROELANS, VANDERVEKEN, GILBERT, GEORGES,
BERNY, VAN DER STRICHT, HAEGEMAN, LETTANIE.

Le personnel de la gare de la Petite-Ile :

MM. ELSÉN, VANNOORBEEKE, NEYT, VAN BEVEREN, DEROM, ADAM,
GANSBERG.

Il y a encore :

M. MICHEL PETIT, le sous-chef de station de Bruxelles-Midi, qui prit
le samedi matin, dès la première heure, l'initiative d'orga-
niser le sabotage magnifique que je viens de vous décrire.

Et pour couronner cette cérémonie de reconnaissance :

Notre machiniste VERHEGGEN et son chauffeur POCHET, auxquels, en
plus de notre plaquette, j'ai le grand bonheur de remettre,
en votre nom à tous, un chronomètre en or, témoignage de
notre infinie gratitude.



(Les rescapés, débordant le service d'ordre, acclament longue-
ment VERHEGGEN et POCHET, qui sont bientôt entourés de la foule
sympathique de ceux auxquels ils ont évité la déportation en Alle-
magne. Minutes inoubliables où l'on put voir sourdre de discrètes
larmes chez les plus stoïques d'entre nous.)

Extrait de l'allocution prononcée deux mois après la libération de Bruxelles, LE 7 NOVEMBRE 1944, lors de la première assemblée générale de la Fédération Nationale des Prisonniers Politiques 1914/1918-1940/1945, par M. René PONTY, président de l'Amicale des Prisonniers Politiques rescapés de ce mémorable dernier convoi du 3 septembre 1944.

MONSIEUR LE MINISTRE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Répondant à la demande que m'a faite M^e MARCEL HOUTMAN, secrétaire général de la Fédération Nationale des Prisonniers Politiques, je vais vous exposer brièvement l'histoire véridique de notre convoi et de notre libération. Trop de bobards ont été dits sur ce sujet. C'est à notre Amicale qu'il incombe de réunir tous les éléments permettant de rétablir les faits tels qu'ils se sont passés.

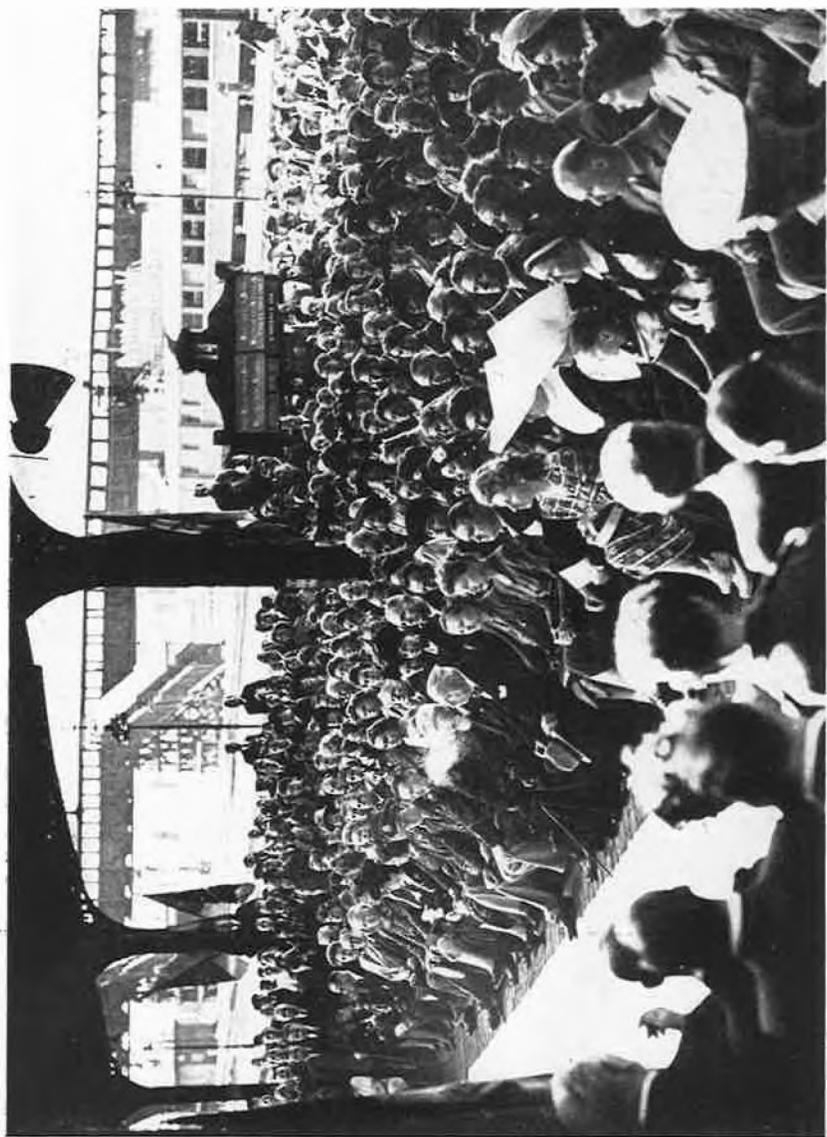
Toutefois, la guerre n'est pas finie, les alertes et les V1 nous le rappellent. J'en déduis, si ahurissant que cela puisse paraître, que la cinquième colonne est très probablement représentée dans cette salle.

Aussi, respectant en cela la promesse que j'ai faite en procédant aux enquêtes, je ne citerai aucun nom des artisans de notre libération. C'est à leur demande que nous remettons à des jours meilleurs la cérémonie au cours de laquelle nous pourrons leur témoigner ouvertement notre grande, notre profonde, notre éternelle reconnaissance.

Notre train devait conduire en Allemagne, via la Hollande, 1.500 prisonniers et prisonnières, dont plusieurs condamnés à mort.

L'heure du départ, fixée par les Allemands, était 8 h. ½ du matin.

Vous tous, mes Amis et Compagnons du voyage, vous gardez certainement comme moi le souvenir ineffaçable de l'atmosphère



Les rescapés du fameux « train fantôme », riches et pauvres, laïcs et religieux, fraternellement unis, ont tenu à être présents à la cérémonie du 2 septembre 1945, pour témoigner en ce jour anniversaire leur reconnaissance à ceux auxquels ils doivent de ne pas avoir connu l'horreur des camps nazis.



Les rescapés du « train fantôme » écoutent, avec une émotion parfois difficilement contenue, l'exposé des péripéties de leur odyssée.

broyante, électrisée, qui régnait à la prison de Saint-Gilles ce samedi 2 septembre, à 2 h. ½ du matin.

Ce ne sont pas 1.500 prisonniers tristes, mornes et anxieux de leur sort que les Boches vont embarquer, mais 1.500 patriotes belges, chez qui, à l'unisson, a résonné comme un coup de clairon la nouvelle surprenante :

« Les Boches évacuent la prison ».

Rebondissant de cellule en cellule, traversant les murs, vous savez comment, courant le long des tuyaux de chauffage, cette nouvelle, pour la première fois, devance la B.B.C. de Londres. Car, et ceci la cinquième colonne peut le savoir, malgré les murs épais, malgré les gardiens, malgré les barreaux, les chiens et les sentinelles, nous avons tous les jours les communiqués de la B.B.C.

Nous savions donc parfaitement que les troupes libératrices des Nations Unies avançaient rapidement et avaient franchi la frontière belge en plusieurs points lorsque, brusquement, à l'aube du samedi 2 septembre, toute la prison résonne de la panique du Boche qui doit fuir, mais qui essaiera pourtant de nous emmener captifs en Allemagne.

Nos 1.500 poitrines vont crier aux fenêtres des cellules leur joie. Insouciantes que nous sommes du sort qui nous attend, seule compte pour nous l'avance foudroyante des Alliés, qui impose aux Boches l'obligation de nous évacuer.

Alors vient notre sortie de la prison entre deux murailles de mitraillettes.

Le véhicule qui m'emmenait fut rejoint avenue Fonsny, à l'entrée de la gare, par le premier camion de femmes. Invisibles sous la bâche crasseuse, elles chantaient la « Brabançonne ». Un coup de feu éclate, c'est un S.S. rageur qui menace de tirer dans le tas.

Contrairement à ce qui a été imprimé par les journaux mal informés, nous fûmes entassés à raison de 85 à 105 par fourgon. Par les fissures des planches de nos fourgons hermétiquement clos, nous voyions passer sur le quai nos femmes, nos filles, nos fiancées, prisonnières comme nous, mais aussi, pour alimenter notre humour, des camionnettes arrivaient chargées pêle-mêle d'objets hétéroclites,

dans un désordre sentant la panique. Parmi ces objets, pour ma part, je n'oublierai jamais un superbe arrosoir, et, pour comble, quelques porcs dodus, que les Allemands engraisaient, firent également leur apparition. Je dois à l'honneur de ces animaux de dire que ces cochons de couleur rose manifestèrent bruyamment leur mécontentement de devoir suivre leurs frères couleur feldgrau.

Pendant ce temps, à l'atelier des locomotives, de braves patriotes, obscurément, agissent déjà...

Amis, Compagnons et Compagnes, à présent vous connaissez les noms de tous ces braves; pensez-y souvent, ne les oubliez jamais.

..

